



Archives de sciences sociales des religions

152 | octobre-décembre 2010
Bulletin Bibliographique

Monique COTTRET, Caroline GALLAND, (dirs.) Les damnés du ciel et de la terre

Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2010, 272 p.

Daniel Vidal



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/22677>
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2010
Pagination : 9-242
ISBN : 9782713223013
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Daniel Vidal, « Monique COTTRET, Caroline GALLAND, (dirs.) Les damnés du ciel et de la terre », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 152 | octobre-décembre 2010, document 152-32, mis en ligne le 17 mai 2011, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/22677>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

Monique COTTRET, Caroline GALLAND, (dirs.) Les damnés du ciel et de la terre

Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2010, 272 p.

Daniel Vidal

RÉFÉRENCE

Monique COTTRET, Caroline GALLAND, (dirs.) Les damnés du ciel et de la terre, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2010, 272 p.

- 1 Du feu dans les yeux, du feu dans la bouche, du feu dans les entrailles, du feu dans la gorge, du feu dans les narines, du feu au-dedans, du feu au-dehors, du feu en dessous, du feu au-dessus; du feu de toutes parts. Ah! malheureux, vous serez comme des tisons enflammés au milieu de ce feu. Ainsi s'énonce au XVI^e siècle, le châtiment éternel que Dieu, par la voix de ses confesseurs, prêtres ou théologiens, réserve à la légion de ceux qui se sont déportés hors l'Église, seule dépositaire du salut, ou que l'Église a exilés de sa communion. La damnation, et son enfer. Purification du corps des fidèles, extermination du corps des exclus. Dans la mouvance des analyses de Jean Delumeau sur la culpabilité en Occident du Moyen Âge aux Lumières, sur fond de terreur et de péché, Monique Cottret a consacré à cette pastorale de la peur et du feu, un séminaire de réflexions, en collaboration avec Caroline Galland, au cours duquel historiens et théologiens ont étudié, jusqu'au plus extrême de leur violence et anathème, les énoncés vouant tout ennemi, période révolutionnaire comprise, aux peines et exécutions irrémédiables. Un tableau s'offre ainsi, d'une malédiction séculaire, fondée sur le paradigme d'un univers de faute attentatoire à l'Église, seule source de vérité, – et d'impossible absolution. Partout le diable, partout le péché – en tout être, le mal. Si Luther pouvait dire que douter de la justice de Dieu, et errer dans un désert spirituel, était «la pire tentation du Diable», il trouvait en la foi et la prédestination les voies et raisons du salut et de son espérance.

Mais si cette foi vacille, ou si ce «destin» est occasion de rébellion, d'autres viendront, des hauteurs des institutions menacées, qui diront les peines éternelles, et désigneront, au principe de la créature, le mal comme déjà vocation à l'enfer. Et ce mal, nulle mesure ne peut en définir le prix à payer: seule une éternité de souffrances peut en assumer la démesure.

- 2 Cela n'est pas affaire de rhétorique. Chaque prédication, disant ravage éternel des âmes en un au-delà infernal, s'inscrit au plein d'une histoire de haines et d'appel à curée. Référence à l'univers de mentalités et d'imaginaires qui déclinaient la «négation intégrale de l'autre» jusqu'à son expression la plus radicale, et irrévocable? Sans doute, et en son récent ouvrage *Dieu en ses royaumes* (Arch., 148-37, 2009) Denis Crouzet, a très rigoureusement analysé, de cette exaltation d'un imaginaire de fureur, la redoutable efficacité au temps des guerres de religion. Aussi bien, François Valérian peut identifier tout ce qu'un «regard ligueur» doit mobiliser de détournements de sens pour dire de Calvin la figure satanique. En témoigne, en 1590, l'ouvrage signé du faux nom de Rossaeus, qui tord la pensée calvinienne jusqu'à ce qu'elle soit prise en flagrant délit, ainsi tronquée, d'énoncer «les pires blasphèmes». Calvin est figure, en cette fin du XVI^e siècle, de Satan – comme il en fut de Luther. Un exemple: commentant la descente aux enfers du Christ, le théologien de Genève écrit que ce fut «pour souffrir toutes les punitions qui nous estoyent apprestées». Rossaeus met au compte de la désespérance du Christ cette visite aux damnés du ciel, ce qui revient à dire que Christ fut pécheur. Et qu'ainsi Calvin admet que Dieu abandonna son Fils. Mais l'écrivain ligueur occulte du même coup que tout péché sera vaincu lors de la résurrection. Oubli capital: l'enfer, selon Calvin, «s'identifie au sentiment d'abandon» que peut ressentir tout homme, et Christ en tant que Dieu fait homme, ainsi que toute douleur. Mais telle «foiblesse», est-il précisé dans *L'Institution chrétienne*, ne fut faute ni péché, «pour ce qu'elle s'est tenue entre les bornes de l'obéissance à Dieu». Calvin serait pourtant ce diable au nom de qui un Roi venu de la Réforme veut gouverner la France. On sait, de ces fulminations, l'effet dans le réel de l'histoire.
- 3 De cette rage de damnations et de peines à l'infini, nulle religion n'est exempte. On y viendra. Mais, dans la même séquence historique, il est intéressant de comparer les écrits du ligueur et les sermons du pasteur Pierre Du Moulin (1568-1658); théologien rigoriste de la grâce. Jean Hubac rappelle que dans la pastorale réformée du XVII^e, damnation ni enfer ne sont catégories pertinentes. Tout se joue, si l'on peut dire, autour de la problématique du péché. D'où les «remontrances» et autres injonctions à bien se conduire en la vie d'ici bas – appels à la morale personnelle, et à l'éthique collective. La prédestination «absolue et immuable» ne s'entend qu'accompagnée de la «grâce irrésistible et inamissible». Paradoxe? Non: l'aveu du péché a pour objectif d'obtenir la repentance et non quelque désespérance en majuscule. Plus encore. Le péché, ainsi que l'analyse très finement J. Hubac, s'il est «inévitables accomplissement de la faute originelle en tout homme», est aussi, et par là-même, «condition nécessaire de la grâce accordée aux élus». La culpabilité précède la faute. Le théorème du péché originel relève de la conception du serf-arbitre. Le péché de l'homme singulier relève de sa seule responsabilité. À ce titre, tel péché n'entraîne pas condamnation sans recours, ni damnation éternelle. Mais il est cet «outil pédagogique de la connaissance de la bonté de Dieu». C'est par lui, en effet, et par lui seulement, que s'éprouvent la miséricorde et la grandeur de Dieu. Le péché? Il est «prémisse de la régénération du fidèle chrétien». Aussi bien faut-il que l'homme soit

«habité par la bonne crainte de Dieu», et non une crainte servile. Car la repentance est voie royale vers le salut. Terreurs et diabolisations ne sont pas vérités d'Évangile...

- 4 Il n'empêche: au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles, en Nouvelle-France, une conception trop rigoriste de la confession dispose celle-ci, selon l'expression de Caroline Galland, dans un «champ pénitentiel» tout entier traversé par l'impératif de la peur et de la punition. D'absolution des péchés, il n'est plus raison d'être: en France, le jansénisme présuppose une contrition parfaite, radicale et totale, pour qu'elle soit accordée. L'attrition ne suffit plus à la recherche d'un salut perdu. Au siècle précédent, Charles Borromée s'insurgeait contre les «laxistes». Au Québec, les jésuites leur font, paradoxalement, écho, et Mgrs de Laval et de Saint-Vallier. Il n'est de confession que comme tribunal, ce «ministère terrible de la réconciliation des pécheurs». Et de réconciliation, il est plus rarement question que d'excommunication. Au point que les colons s'insurgent contre cette «géhenne des consciences», et que des voix s'élèvent pour rappeler, avec le frère Hyacinthe Lefèbvre, que «le Tribunal du Père des miséricordes (...) est un Tribunal, non de vengeance et de rigueur, mais d'indulgence (...), une Chancellerie où la miséricorde préside durant toute cette vie, dans laquelle les accusés sont déchargés, les pécheurs absous (...)» LouisXIV dépêchera en cette terre soumise à terrifiante mission, les récollets, les plus recherchés des confesseurs, pour apaiser une population déconcertée.
- 5 La damnation ne connaît pas de bornes. C'est en cela qu'elle se fiche au cœur de l'histoire et en promeut les conduites les plus dévastatrices et, pourrait-on dire aujourd'hui, imprescriptibles. La longue histoire de la lutte de l'Église et du trône contre les jansénistes en porte témoignage. En appeler contre la Bulle Unigenitus vaut les plus graves sanctions. Plus proches seront-elles de la mort, plus vouées aux peines d'enfer seront les religieuses opiniâtres – bénédictines, ursulines, carmélites. Françoise de Noirfontaine analyse la stratégie des confesseurs qui mêlent aux injonctions de résipiscence, l'effroyable tableau des tourments infernaux. Mais s'y ajoute une violence dans l'ordre même de l'accompagnement des heures ultimes. Exalter la peur au moment du mourir pour obtenir aveu de désobéissance, et retour à la doctrine de l'Église – toute une symbolique s'abîme en cet acharnement: «point d'absoute, point d'encensement, point d'eau bénite». Porter en vain l'effroi et contraindre les religieuses à mourir dans l'anathème, voilà l'Église assurée de son triomphe: l'agonie ne sera qu'une longue solitude, et les corps ne seront pas inhumés en terres sacrées. La malédiction est toujours ce processus d'absolue perdition où toute une passion polémique s'effondre au bénéfice de la seule terreur. Car le diable ne cesse de rôder dans le sein même de Rome et son Église. Que Marie-Catherine Cadière, visionnaire et vouée à quelque sainteté, accuse le père Girard, son directeur spirituel, des pires infamies, et le XVIII^e siècle s'enflamme, jusqu'à gagner l'Europe. Aux procès, qu'analyse Myriam Deniel-Ternard, s'affrontent en sous-main jésuites et jansénistes, ceux-ci disant Girard «parangon de la débauche jésuitique», ceux-là disant la Cadière femme ensorceleuse et corruptrice de l'innocence. Le jugement aboutit à un non-lieu, qui laisse insatisfaites les deux parties. Les Nouvelles Ecclésiastiques, organe janséniste, maintiennent leurs soupçons contre Girard. Mais l'auteure montre comment le public s'approprie le soupçon et en maximise l'effet: ce prêtre est figure du diable – et cela se dit, se versifie, se grave et se légende. On en fera supplice fictif, véritable «catharsis populaire» faisant justice allégorique, contre une religion qui se voudrait de justice réelle. Satan vient ainsi à point nommé quand une

polémique traverse le corps entier des fidèles, et qu'il convient de trancher. Alors l'accusation de sabbat peut valoir argument de débat.

- 6 Le calvinisme n'échappe pas à cette confrontation entre prédication mortifiante et pastorale de l'apaisement. Au XVIII^e siècle, en la principauté de Neuchâtel, le pasteur Petitpierre s'écarte des thèses rigoureuses de Calvin concernant l'éternité des peines. Il se réclame du théologien J. F. Ostervald, qui s'élevait contre la «débauche punitive», et participera à la lente émergence du principe de tolérance au sein de la Réforme, dans l'héritage de Casteillon et de Bayle. Monique Cottret analyse comme une contribution capitale à cette conception du libre examen et de la liberté de conscience la position de Petitpierre, qui, pour telle «audace», devra s'exiler en Angleterre en 1762. La même année, le très orthodoxe Guillaume de Montmollin, pasteur à Môtiers, accueille en ses murs Jean-Jacques Rousseau. Montmollin s'oppose au «laxisme» et ne doute pas que des peines jusqu'à l'infini attendent les pécheurs impénitents. La «lune de miel» sera brève, entre le ministre prônant une «religion de la peur», et le philosophe qui veut «dépeupler l'enfer». Réforme de tremblement contre Réforme qui dit le doute comme versant nécessaire de la foi religieuse. Les peines éternelles, qui font frissonner les vivants et damner les morts, partagent ainsi au plus profond de leurs assises, les Églises de Rome ou Genève. En ce sens, l'abbé Bergier (1718-1790), ce «défenseur des exclus du salut», selon l'expression de Sylviane Albertan-Coppola, occupe dans le même siècle une position analogue à celle de Petitpierre, la notoriété en plus, et une fois rétabli un crédit mis à mal par le meilleur de nos Lumières. Son ouvrage – inédit, perdu, reconstitué – sur les bienfaits de la Rédemption, ne concernait pas seulement les enfants morts sans baptême, que l'Église abandonnait aux derniers tourments, mais les «hérétiques de bonne foi», les «infidèles vertueux». Brûlot lancé en secret contre les diseurs d'épouvante et les hallucinés de la damnation, et se fondant sur une lecture à la fois précise et synthétique des Pères: «la rédemption est aussi ancienne que le péché d'Adam», elle fut d'emblée «entière, complète, surabondante», elle est «générale, universelle». On ne saurait avec plus de force délégitimer cette «morale massacrante dont on fait retentir les chaires chrétiennes» – cette obsession punitive qui habite les Églises comme leur plus dévastatrice raison.
- 7 Si l'image a été heureusement rectifiée d'un abbé Bergier réduit jusqu'ici à son hostilité aux Lumières, il n'en va pas de même de la renommée de Jonathan Edwards (1703-1758), philosophe reconnu, Ministre réformé, et prédicateur incontestable de la peur. Ainsi fut-il à l'origine des Réveils qui secouèrent les communautés protestantes au XVIII^e siècle. Mais cela ne s'obtint que par l'incessante et obsédante affirmation d'une damnation éternelle promise aux insoumis, fondée, selon la séduisante analyse de Roy Carpenter, sur une «culture de la violence biblique qu'il cherche à "rationaliser" à la manière d'un casuiste», véritable «offense aux défenseurs de la tradition humaniste». L'enfer s'éprouve chez Edwards comme une fièvre obsidionale: qui ne fait pas conversion est comme un «cancer qui doit être détruit». Vaste programme pastoral, vastes pogroms spirituels! L'univers du péché est univers proprement dit «stupéfiant», où la réalité du mal est déniée. Se convertir est alors en avoir vision claire, et y faire obstacle. Mais il est en l'enfer une dernière terreur, de plus vaste épouvante encore que la géhenne convenue: l'«horreur de conscience», qui afflige le damné de la vision nue de Dieu présent comme l'Œil au tombeau de Caïn. L'enfer n'est plus l'espace abandonné de Dieu, mais celui de son ultime et désespérante présence. Ainsi se définit, selon l'expression de l'auteur, «l'expérience émotionnelle de la damnation», que tout fidèle en risque d'insoumission doit traverser

comme épreuve, s'il se peut, salvatrice. R. Carpenter peut alors considérer qu'une telle doctrine de la damnation, en cette tension de plus haut supplice, inverse paradoxalement son effet. Non seulement elle provoque «la crise de conscience» permettant «de comprendre que le danger est grave et présent». Mais, poussant la créature «à une rencontre directe avec Dieu», libère la voie pour attester de la responsabilité de chacun, et, en son terme logique, pour étayer la quête d'une conscience de la liberté, qui s'entendait depuis longtemps, en d'autres cercles, comme liberté de conscience.

- 8 Avec J. Edwards, il va de soi, on n'en est pas encore là. «L'horrible notion de la punition éternelle», ce refus de la «primauté de l'amour et de la réconciliation», contraignent tout sujet à «affronter le mal» qui est en lui-même, pour échapper à tout destin contraire. Mais s'approprier ce «mal» est peut-être exempter autrui d'être cet enfer que l'on dit – échappant à toute symbolique, l'étranger était aussitôt site du diabolique –, et retourner sur soi la malédiction peut ouvrir au centre du sujet l'instance du for intérieur, tribunal de la conscience, sans doute, mais où faute, innocence, aveu, jugement, transgression, responsabilité fondent en «raison» la possibilité d'une éthique. Ainsi le sujet peut par lui-même, et pour autant que cela fasse sens pour lui, se «sauver». Si je fais appel ici à l'éthique, c'est en référence au remarquable déchiffrement par Jérôme Cottin du retable du Jugement dernier de Van der Weyden, au mitan du xv^e siècle. Par delà les «transgressions du code iconographique courant», que l'auteur relève avec précision, l'artiste marque élus ou damnés d'une «humanité» mise à nu et au net, assez «dépersonnalisés» afin que quiconque en eux puisse s'y reconnaître. Nulle «épée guerrière» ne désigne les condamnés, mais une épée «symbolisant la Parole de Dieu qui est parole d'«invitation»». Au plus loin d'Edwards et de ses fantasmes pathologiques, le jugement dernier «n'est là que pour soutenir les appels à une vigilance active et miséricordieuse», et, en résonance à l'évangile de Matthieu, privilégier «l'éthique de la responsabilité» sur la sanction punitive. Au reste, note J. Cottin, la description de l'enfer est à ce point sommaire et «noyée dans l'obscurité», que ce n'est «finalement plus un thème porteur». Comme si le «sujet» du retable n'était plus vraiment le sort de la créature, mais l'assomption du «Sujet», en son éthique et son universalité.
- 9 Défiant les «massacreurs de conscience» et les perfectionnistes de la punition, les «droits de l'homme», lorsque viennent les temps de Révolution et de Terreur, sont nouveaux visages du diable. M.Cottret rappelle que pour Rome et son Église en France, déchirée entre constitutionnalistes et anticoncordataires, égalité et liberté sont «instincts animaux, sataniques», au même titre que les déistes et les jansénistes coupables d'avoir apporté leur appui aux bouleversements politiques et idéologiques. Pie VI s'élève contre «l'hydre de la sédition et de l'impiété» qui gagne l'Europe. Il convient alors d'«infernaliser les idées neuves», et rétablir le principe d'absolue obéissance aux puissances spirituelles, afin que les temporelles soient restituées dans leur primauté. Après sa chute, Robespierre connaîtra même diabolisation, et même déchéance, analyse Annie Duprat à partir des gravures «thermidoriennes». Mais la damnation ne connaît pas de rivages. Tout un peuple peut y être voué: ainsi du peuple anglais, «peuple-tyran» qui ne peut être séparé, dit Barère, de son gouvernement félon, qui n'hésite pas à trahir sa propre constitution et manœuvre le «parti anglais» (Dumouriez, Brissot) contre la France et sa République. Les Anglais?: «une peuplade étrangère à l'humanité, il faut qu'elle disparaisse».
- 10 La malédiction semble bien la chose la mieux partagée du monde. Comme le bon sens. Mais l'un n'est-il pas l'horizon toujours possible de l'autre, et la damnation, la langue

d'une histoire échouée, entraînant dans son désarroi ce qu'elle dit être l'immonde, et qui n'est, à tout prendre, que le monde en ses hasards et ses nécessités?